

L'invention d'une tradition ou les dilemmes de l'édition critique

Bernard Beugnot

Volume 24, numéro 2, automne 1988

Instruments de réflexion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035755ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035755ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beugnot, B. (1988). L'invention d'une tradition ou les dilemmes de l'édition critique. *Études françaises*, 24(2), 91–100. <https://doi.org/10.7202/035755ar>

L'invention d'une tradition ou les dilemmes de l'édition critique

BERNARD BEUGNOT

S'il est des œuvres dont la présence permanente à l'horizon d'une culture ne cesse de provoquer les lectures, tentations pour toutes les modernités critiques — le dix-septémiste pensera à *Phèdre* ou à *la Princesse de Clèves* —, il est aussi des activités de recherche qui traversent les modes à la manière d'une basse continue et trouvent dans cette durabilité même une légitimité tacite qui les protège apparemment des remises en question. Tel semble être le cas de l'édition critique dont l'objectivité, il faudrait presque dire l'innocence, qu'elle revendique comme sienne, se veut rempart contre les interprétations subjectives ou éphémères puisqu'elle se propose la constitution d'instruments neutres, disponibles ensuite pour toutes les grilles possibles.

Il reste qu'aujourd'hui la multiplication de ces éditions, qu'elles entrent dans des collections à vocation scientifique et dans des collections de prestige, qu'elles correspondent à de grands ensembles (Œuvres de Diderot ou de Voltaire) ou à des entreprises ponctuelles, s'accompagne d'un concert de voix discordantes qui en interrogent les fondements quand elles n'en contestent pas l'utilité. Georges Mounin résumait naguère les réticences en ces termes : «Faut-il tout chercher, tout recueillir, tout entasser et laisser à d'autres le soin d'extraire de ce bric-à-brac le pertinent dont il peut avoir besoin? C'est souvent la pratique post-lansonienne des chercheurs qui se spécialisent dans les éditions complètes et qui se laissent dévorer par leur outil» (*Degrés*, 1984).

Exhaustivité contre sélectivité, passivité érudite contre activité critique, ces oppositions expriment sans doute l'impatience de certains chercheurs devant l'effacement que requiert l'édition critique, son refus obstiné de toute démarche interprétative. Elles représentent une manifestation résurgente de la querelle des Anciens et des Modernes qui a toujours accompagné l'histoire des lettres et de la culture : le vieux Caton contre les *neoterói*, l'asianisme contre l'atticisme, la mondanité classique contre l'héritage humaniste, l'herméneutique contre la philologie qui se limite à établir les textes avec le plus de certitude possible (Curtius, *la Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, 1956 ; Beugnot, «Éloge historique de l'érudition», *Liberté*, avril 1985). Pourtant, la ligne de clivage n'est pas aussi simple et les frontières se brouillent entre l'ancien et le nouveau si l'on y regarde de plus près.

Ce débat trouve en effet occasion de s'aviver autour des éditions critiques qui sont devenues l'un des secteurs les plus actifs de la recherche en littérature québécoise. Après la phase de l'exploration documentaire et archivistique qui étendait vers le passé la mémoire historique de cette littérature, après la mobilisation politique des textes, naît le besoin d'élaborer de solides instruments de travail qui non seulement étendent ou raffinent les inventaires, mais aussi endiguent ou canalisent par un balisage historique la prolifération parfois insolite des greffes critiques. Ne s'agirait-il pas d'un effort pour transcender deux mouvements ou deux tendances parallèles, sinon antagonistes ? D'une part, se poursuit, dans la quête de tous les documents écrits, l'invention du pays, savoir cumulatif qui emprunte, avec un inégal bonheur, ses instruments d'analyse ou d'exploitation à divers modèles de sociologie littéraire, théorie de l'institution de Jacques Dubois ou théorie des champs de Pierre Bourdieu. D'autre part, un souci de modernité critique soumet les œuvres aux grilles successives que la mode, parisienne essentiellement, projette sur le devant de la scène, narratologie ou sémiotique, psychanalyse ou déconstruction. Entre ces deux pôles point de passage, à moins que la jeune génétique textuelle qui prend pied dans l'espace laissé vacant par le reflux des théories structuralistes, ne vienne renvoyer dos à dos et les fanatiques du texte clos puisqu'elle réintroduit le mouvement, l'oscillation, le principe d'incertitude et le hasard là où avait dominé, sous les métaphores du tissu ou de l'organisme, le postulat de la cohérence et de la nécessité, et les fétichistes du texte «définitif» dont l'édition critique a érigé en dogme la nostalgie, rejointe en cela par la bibliographie matérielle anglo-saxonne et sa quête de l'*ideal copy*. Notons pourtant que toute généralisation est ici dangereuse ; les problématiques changent selon les époques ou les aires culturelles : ainsi le XIX^e siècle voit une révolution dans les conditions de l'imprimerie et la conservation nouvelle des

manuscrits donne à l'atelier des écrivains un accès jusqu'alors le plus souvent interdit.

Telle est, peinte à gros traits, la toile de fond et c'est sur ce fond que peuvent être envisagés les quatre premiers titres de la «Bibliothèque du Nouveau Monde» (les Presses de l'Université de Montréal, 1986), publiée grâce à une subvention du CRSH et appelée à compter une trentaine de volumes. «Collection prestigieuse vouée à notre patrimoine littéraire», dit le prospectus, et effectivement le soin apporté à la présentation (reliure, jaquette, caractères, emboîtement), comme le prix d'ailleurs, cherche à séduire les bibliophiles autant que les universitaires... L'entreprise, dirigée par Roméo Arbour et Jean-Louis Major de l'Université d'Ottawa et Laurent Mailhot de l'Université de Montréal, rejoint une série d'initiatives plus isolées, anciennes ou récentes : par exemple, le Saint-Denys Garneau de Jacques Brault et Benoît Lacroix ou les textes des Jésuites édités par Guy Lafèche. Elle s'accompagne aussi de travaux comparables quoique d'inspiration différente comme le projet EDAQ ou la publication qui s'amorce des *Textes poétiques du Canada français* (édités par Jeanne d'Arc Lortie, I, 1606-1867, Montréal, Fides, 1987). Ceux-ci dont la somme devrait comporter douze volumes, tiennent surtout, jusqu'à l'Acte de la Confédération, du document ou de la chronique anecdotique ; historiens et sociologues y trouveront sans doute plus leur gibier que les littéraires. De brèves notices, une annotation succincte qui n'est pas parfois sans naïveté quand elle démarque les dictionnaires encyclopédiques courants, semblent viser un public scolaire, peu compatible pourtant avec la nature même des textes. Quant au projet EDAQ (Édition critique de l'œuvre d'Hubert Aquin), dont les premiers manuscrits vont venir à terme, d'une part, il se situe au-delà de la date limite de 1945 que s'est assignée dès l'origine le projet Corpus ; d'autre part, concernant un écrivain contemporain, il ne s'attache ni à constituer les archives d'une tradition ni à valoriser des œuvres considérées comme représentatives ou esthétiquement supérieures, mais plutôt à rassembler, avec un souci d'exhaustivité ici moins utopique qu'ailleurs puisque la documentation peut encore être préservée de la dispersion ou de la destruction, les *disjecta membra* d'un écrivain et intellectuel québécois. La seule juxtaposition d'un ensemble textuel extrêmement varié — inédits, mélanges, lettres, textes médiatiques — invitera à un réexamen des œuvres les plus connues sur lesquelles s'est focalisée la critique et à une représentation différente du travail de l'écrivain (voir le petit colloque tenu en mars 1988, «Incidences critiques d'une entreprise éditoriale», *Bulletin de l'EDAQ*, 7).

«Miroir de concentration» (Robert Ricatte), l'édition critique fait du texte auquel elle tente de donner le visage définitif

voulu par l'auteur, le foyer d'une enquête qui réunit autour de lui tout ce qui l'a nourri, informé, à quelque titre marqué ; elle en reconstitue la préhistoire et l'histoire posthume (étude de genèse et étude de fortune littéraire ou de réception, encore que ces deux derniers termes, souvent confondus, correspondent à des démarches critiques différentes). Le modèle, fixé de longue date et traduit dans un protocole rigoureux imposé à l'ensemble des éditeurs, n'interdit pas quelques disparités qui tiennent en particulier à la nature des textes — une relation de voyage, des chroniques, deux fictions romanesques — ou à l'initiative de chaque éditeur. Mais d'un volume à l'autre les mêmes rubriques se retrouvent : introduction, chronologie, sigles ou abréviations, texte avec son appareil de variantes et de notes, appendices, notes linguistiques ou glossaire, bibliographie.

Les *Relations* de Jacques Cartier, de 1534, 1535-1536, plus connues sous le titre de *Brief Récit*, 1541-1542, auxquelles est joint le *Voyage* (1542-1543) de Roberval, sont un monument d'érudition dû à Michel Bideaux. L'éloignement historique, les difficultés propres de ces textes, la complexité de leur transmission où les traductions, italienne de Ramusio et anglaise de Hakluyt, jouent un rôle primordial, appelaient une variété de registres d'annotation (réalités linguistiques, historiques, géographiques, zoologiques). L'attribution à Cartier lui-même de l'essentiel de la rédaction du *Brief Récit* n'emportera sans doute pas, malgré les justifications apportées en introduction, tous les suffrages, mais il y a là au moins un ensemble textuel cohérent, indépendamment de l'unicité douteuse de l'auteur. Le relevé des variantes ne se limite pas aux différences d'énoncés, mais précise la nature de la correction (rature, ajout, surcharge, texte déchiffré sous une surcharge), initiative d'autant plus heureuse que les manuscrits originaux sont d'accès difficile, de lecture très malaisée pour le profane et que sont ainsi rejointes les préoccupations de la génétique textuelle. Rares sont, il est vrai, les pistes ouvertes à une lecture littéraire (allusions à Butor ou à Genette, évocation du Saguenay comme figure de l'Eldorado), mais, grâce à cette véritable somme, les chercheurs sont plutôt rendus libres désormais de leurs lectures que, me semble-t-il, subrepticement ou insidieusement invités à «une lecture naïve» (Gilles Thérien).

Hors de ses mérites propres, cette édition bénéficiera en outre de l'attrait qu'exerce aujourd'hui la littérature de voyage ; les éditions se multiplient, savantes comme celles de Frank Lestringant (*Cosmographie du Levant* d'André Thevet ; *Voyage en Égypte* de Jean Chesneau et André Thevet) et de F. Deloffre (*Journal d'un voyage aux Indes*, de Robert Challe) ou de grande diffusion (collection «La découverte» chez Maspero). Les travaux sur le genre («The Discourse of Travel», *l'Esprit créateur*, automne 1985 ; thèse de Normand Doiron, Université de Montréal, 1987) et sur

son histoire (*Voyages : Récits et imaginaire*, Actes du colloque de Montréal, Paris et Tübingen, 1984) invalident la perspective simplement documentaire qui a longtemps prévalu (E. Bourgeois et L. André, *Bibliographie de l'histoire de France*, XVII^e siècle, Paris, Picard, I, 1913), grâce au sens nouveau des problèmes littéraires ou anthropologiques que posent au lecteur ces récits : rédaction collective ou individuelle qui rend ambigu le *je* ou le *nous* ; sources de l'érudition ; rapports complices ou complexes entre le regard qui observe et la culture qui informe ce regard.

Les *Chroniques* d'Arthur Buies, éditées par Francis Parmentier, premier de deux volumes, sont à tous égards bien différentes. Les variantes, dont les plus substantielles constituent l'appendice II, montrent combien cet idéologue était aussi un styliste puisqu'il retravaillait les textes d'abord parus dans des périodiques lorsqu'il les éditait en recueil. En 1978, l'anthologie de Laurent Mailhot avait déjà ramené la lumière sur ces pages, creuset d'une grande prose littéraire qu'inspirent les débats de l'actualité. La biographie qui tient lieu d'introduction, les appendices qui donnent les chroniques laissées par Buies hors des recueils, les tables de 1873 et de 1884, la liste aussi des périodiques dépouillés utile à toute enquête ultérieure, voilà une masse d'informations indispensables. Était-il impossible d'aller plus loin sans quitter la perspective historique ? La pratique de la chronique était-elle isolée ? Quelles marques Buies lui a-t-il imprimées ? Une annotation moins avare ou moins sobre ne pouvait-elle replacer en contexte les chroniques les plus importantes qui gagneraient à être enracinées dans leur temps, dans les occasions qui les ont suscitées, pousser aussi l'étude des sources ou des *exempla* sur lesquels la réflexion de Buies prend appui ? Il semble en effet trouver sa place dans la grande tradition des moralistes mieux connue par le livre de Louis van Delft (*le Moraliste classique*, Genève, 1982), et dans celle du scepticisme savant qu'incarne en France à la même époque un écrivain comme Anatole France. Ouvrir ces perspectives n'était pas nécessairement tomber dans le piège du commentaire. L'annotation linguistique paraît aussi parcimonieuse : pour le public contemporain, les expressions latines doivent être traduites et les archaïsmes soulignés. En bref, une édition solide, plaisante et agréable qui a manifestement eu pour souci d'épargner à ces textes d'humeur l'excès d'érudition, mais qui peut-être ne répondra pas à toutes les attentes des chercheurs curieux de la genèse de ces chroniques.

Restent deux romans dont le choix tient à coup sûr à leur portée emblématique, un roman d'inspiration naturaliste et un roman de la terre. Substantiel, puisé à des sources originales, l'entourage documentaire dont Paul Wyczinski habille le texte de *la Scouine* apporte un éclairage neuf à sa genèse et la bibliographie deviendra un outil de référence pour qui travaille sur Albert Laberge. De tels mérites rendent plus sensible à l'incertitude de

certaines choix éditoriaux : les matières ne sont pas clairement réparties entre l'introduction et la chronologie, l'introduction oscille entre l'anecdote biographique et l'amorce d'un commentaire interprétatif.

L'édition d'Antoine Sirois et Yvette Francolet d'*Un homme et son péché* s'est voulue plus enlevée, moins chargée de références et de savoir, mais c'est quelquefois au détriment de la précision ou de la rigueur. Laissons quelques inadvertances éditoriales, comme les anomalies dans l'ordre alphabétique du glossaire (p. 243) ou la phrase sybilline, «La cigale perçait l'air de ses vrilles» (p. 87) où il faut sans doute lire «trilles». Il reste que le chercheur souhaitera plus de précisions sur le fonds Grignon de la Bibliothèque nationale ou sur ce qu'apporte de neuf l'étude des sources par rapport au mémoire de Descoteaux en 1979. L'édition «expurgée» (1935 et 1941) n'appelait-elle pas, par rapport à une édition «revue et corrigée» un statut particulier puisque les variantes ne répondent pas du tout aux mêmes déterminations ? Enfin, ce qui est dit de la genèse et de la réception tient plutôt du montage de citations ; si la responsabilité de l'éditeur, il est vrai, n'est pas d'entreprendre l'exploitation des documents qu'il rassemble, il était néanmoins possible à ce double chapitre de dessiner des lignes de force.

Ces quelques réserves ponctuelles ne mettent en question ni la validité ni l'intérêt de cette «Bibliothèque du Nouveau Monde» ; elles ne contestent pas non plus la politique qui a été légitimement retenue d'intervention minimale sur les textes. Éliminer les graphies fautives dont les origines de toute façon sont loin d'être toujours claires, normaliser la ponctuation ne relèvent pas d'«un parti pris normatif» (Lucie Robert), mais plutôt du souci de sauvegarder une commodité de lecture sans dénaturer le texte. Le respect superstitieux de toutes les anomalies peut convenir à une édition diplomatique, non à une édition critique dont le public est plus large.

Mais que les réponses à ces questions n'aillent pas de soi pour tous, montre qu'il y a autour de l'édition critique un malaise ou un certain nombre de malentendus qui peuvent se ramener à un triple dilemme auquel elle se trouve inévitablement confrontée et qui retentit sur les décisions éditoriales : détermination du public ; orientation du commentaire ; nature de l'éclairage génétique.

Une édition critique, bien que le modèle canonique dans ses grandes lignes ne connaisse guère de variables qu'en raison de la nature ou de la date des textes, ne saurait être jugée indépendamment du public qu'elle s'est choisi ou de la collection qui l'accueille. La vénérable Société des Textes Français Modernes, fondée et animée par des universitaires, qui s'adressent à des collègues, renonce à toute typographie alléchante ou à toute rédaction séductrice et privilégie l'étendue et la minutie de l'érudition ; les

Textes Littéraires Français, publiés chez Droz à Genève, l'imitent et, à un moindre degré les Textes Français aux éditions les Belles-Lettres. En revanche, la «Bibliothèque de la Pléiade», destinée à un public plus large de lettrés et de notables, a longtemps ignoré tout souci d'établissement rigoureux ou d'annotation des textes ; aujourd'hui qu'elle se modernise et se veut scientifique, il lui faut pourtant composer avec son public traditionnel et équilibrer la solidité et l'agrément. C'est pourquoi elle n'offre qu'une sélection de variantes et des notes précises, mais concises. Or la «Bibliothèque du Nouveau Monde» devait à la fois satisfaire les chercheurs familiers de la littérature québécoise — ce qu'elle fait en apportant sur des œuvres connues du patrimoine des documents neufs et inédits — et contribuer au rayonnement étranger des textes en les dotant d'une annotation plus étoffée à l'intention de lecteurs ou de chercheurs qui n'ont pas des réalités historiques, sociales ou linguistiques du Québec, une connaissance immédiate. Là trouvent leur justification des introductions largement biographiques.

C'est déjà poser, mais du point de vue des destinataires, la question du commentaire. Seulement son étendue fait moins problème que sa nature même. Parce qu'elle s'attache à restituer autour d'un texte tout le frémissement et la fraîcheur d'une actualité que le fil du temps a estompée pour le lecteur d'aujourd'hui, à faire réentendre la rumeur des significés seconds, l'édition critique est volontiers soupçonnée de dissimuler ses postulats. L'adjectif *critique* prête ici à confusion ; il ne renvoie justement pas à une pratique critique au sens de jugement interprétatif ; il maintient au contraire vivant le premier sens du verbe grec *krinô*, «trier, séparer», c'est-à-dire retrouver le bon texte à travers les avatars de sa transmission et les défigurations du temps. À la limite, le commentaire n'est que l'ensemble des justifications apportées aux choix éditoriaux ; ses recherches et ses enquêtes ont toutefois fait de l'éditeur le meilleur connaisseur de l'histoire du texte et il est dès lors naturel que son commentaire s'étende à l'ensemble des sources et de l'environnement historique. Mais il demeure lié à un pèlerinage dans le temps et ne vise qu'à livrer un document textuel sans l'annexer ou le faire servir à des modernités successives ; la démarche historique ne s'identifie pas à une anamnèse sémantique. Les réserves ou insatisfactions récemment exprimées me laissent donc réticent : «Nous avons aussi besoin d'études qui lisent le texte comme une intervention publique, comme un travail d'écriture», grâce «aux acquis de la critique moderne, qu'elle soit d'inspiration formaliste, sociologique ou psychanalytique» (Lucie Robert, *Spirale*, 8 mai, 1987, à propos des quatre volumes). «L'édition critique, après les progrès de l'analyse du récit, de la narratologie, ne devrait plus pouvoir parler d'un texte sans l'avoir analysé, sans en connaître le fonctionnement» (Gilles Thérien, *Lettres québécoises*, 48, hiver 1987, à propos des *Relations*).

Autre chose est de restituer un contexte autour de l'œuvre, autre chose de l'ériger en principe explicatif unique ; tout au plus s'agit-il d'un balisage. Mais si les diverses herméneutiques du texte ne trouvent pas leur place dans l'édition critique, c'est justement parce qu'elles sont multiples, exclusives les unes des autres puisqu'elles représentent autant de parcours sélectifs à l'intérieur de l'œuvre ; l'édition critique les assure seulement que l'attention qu'elles portent aux mots, aux phénomènes d'organisation interne, d'échos et de récurrences prend appui sur le texte authentique. Exiger qu'elle accueille ces diverses lectures, c'est confondre deux ordres ou deux niveaux dès l'origine indépendants : d'une part, le texte et la glose qui le légitime, d'autre part, le commentaire qui dégage les significations. C'est aussi oublier que les textes de fiction, plus disponibles à ces sortes d'analyses, ne font pas seuls l'objet d'éditions critiques. On ne peut enfin s'empêcher de remarquer que, hors des cas où la découverte de documents nouveaux est venue invalider une datation ou le choix d'un texte de base, les éditions préparées par Lanson et ses diadoques ont souvent moins vite vieilli que des travaux récents qui prétendaient dévoiler enfin la vérité des textes qu'ils analysaient. Chaque génération aime à se forger des idoles, à trouver remède à sa peur de l'oubli ou à son angoisse de l'éphémère dans l'idée que son savoir échappera aux morsures de l'âge et aux griffes du temps. Il ne s'agit pas de replier le nouveau sur l'ancien et d'accorder à l'édition critique le privilège d'une pérennité déniée aux théories critiques contemporaines ; en effet, passés les effets de mode et les débats de surface que la mémoire effacera, toute nouvelle science du texte fait surgir des questions neuves dont l'économie ou l'ignorance deviennent impossibles. Mais ce n'est pas dire que l'édition critique soit le lieu de ces questions. Enter l'annotation et le commentaire sur les modes, les lier trop étroitement à un langage critique daté, si rigoureux qu'il se veuille, c'est introduire un divorce ou une faille qui s'accuseront avec le temps entre un texte invariant s'il a été bien établi et une série de strates interprétatives dont il faudra régulièrement le décaper. L'opposition est ici entre ce que les Anglo-Saxons nomment «*textual criticism*» et «*literary criticism*». En 1977, dans la collection «10/18», Michèle Duchet et Michèle Jalley publiaient les travaux d'un séminaire, *Langues et langages de Leibniz à l'Encyclopédie*, à dessein d'illustrer «les ruptures décisives sur le plan du savoir» en opposant à l'histoire littéraire sclérosée une lecture des œuvres à partir de *notre* histoire. Jean-Claude Chevalier, linguiste justement réputé, y proposait une interprétation idéologique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) du jésuite Bouhours. Dix ans plus tard, les aperçus suggestifs sur l'organisation des six entretiens ou sur la fonction du frontispice trahissent davantage les postulats qui les fondent et d'une édition qui aurait fait siennes ces lectures émanerait déjà un petit parfum

suranné. Tout d'abord parce que l'histoire des éditions est fort complexe, que le recours à une édition plutôt qu'à une autre a besoin d'être légitimé en raison des circonstances polémiques qui ont conduit à la réfection du texte (voir nos «Prolégomènes à une édition critique des *Entretiens* de Bouhours», à paraître en 1988 dans les *Mélanges F. Deloffre*). Faute d'avoir pris en compte la genèse et le travail de marqueterie opéré sur un vaste corpus de sources érudites, bien des affirmations hâtives sur le rapport de l'homme au savoir ou sur le «dispositif social» appellent révision.

C'est précisément la genèse qui pose à l'édition critique le problème le plus délicat. Héritière des modèles créés par les philologues humanistes, toujours inspirée par ceux des gloses bibliques ou des recueils (Mary et Richard Rouse, «La naissance des index», *Histoire de l'édition française*, Paris, 1982), elle suit l'émergence du texte dernier, considéré comme point d'équilibre ou de perfection ou comme expression de la volonté de l'auteur, à l'intérieur des balbutiements ou de la gangue que représentent les brouillons ou états successifs. C'est pourquoi la perspective génétique lui est étroitement liée ; elle est le fondement même des choix qu'opère l'éditeur, mais elle est orientée par une visée téléologique ; l'éditeur refait l'itinéraire qui conduit des matériaux — événements, personnages réels et imaginaires, lieux communs culturels, textes antérieurs, etc. — à leur élaboration en œuvre grâce au double travail d'un projet et d'un instrument, qu'il se nomme inspiration, rhétorique, style ou écriture. Or, l'on sait aujourd'hui que les choses sont moins simples et surtout moins linéaires ; confidences des écrivains, correspondances, analyses des manuscrits modernes ont montré que le texte publié — ce terme neutre est préférable à final — n'est souvent qu'une configuration incertaine, retenue parmi d'autres possibles : «La littérature commence avec la rature» (Jean Bellemin-Noël). La notion d'édition génétique, encore à définir avec précision, voudrait rendre compte de la complexité des processus de l'invention qui appellent les ressources conjointes des techniques éditoriales, de la linguistique et des sciences cognitives pour être appréhendés avec quelque rigueur (Michel Espagne, «Les enjeux de la genèse», *Études françaises*, 20 :2, automne 1984 ; «La naissance du texte», colloque CNRS, Paris, automne 1987). Les termes de brouillons et de sources ne suffisent plus pour décrire ces phénomènes, non plus que la notion de variantes. L'avant-texte devient un objet autonome de connaissance ; la notion d'intertexte, souvent galvaudée et abusivement employée pour désigner toute citation ou tout écho d'un texte autre, est venue fournir un nouveau modèle descriptif dont l'édition critique pourrait faire son profit (*Texte*, 2, 1983 ; Louis Hay, «Le texte n'existe pas», *Poétique*, 62, avril 1985 ; «Nouvelles notes de critique génétique», *Texte*, 5-6, 1986-1987).

À ces dilemmes, il n'y a pas de solution unique ou définitive ; la seule réponse est sans doute dans la multiplicité des tentatives pour raffiner nos éditions sans en faire pour autant le lieu d'expériences critiques. Les chercheurs auront toujours besoin de textes sûrs et des garde-fous historiques que représentent les documents contemporains.

À plus haute vue, c'est dans l'accumulation même des éditions critiques semblables à celles que présente la «Bibliothèque du Nouveau Monde» que s'invente une tradition, c'est-à-dire qu'une littérature redécouvre ses origines et les mouvements lointains qui la portent, comme l'invention de la croix par sainte Hélène n'était qu'un retour au symbole fondateur, comme *l'Invention de la mort*, récit inédit d'Hubert Aquin, se fait marche vers ce qui était inscrit à l'origine même de la vie. Loin de déplorer cette vague qui emporte la recherche en littérature québécoise, et l'expertise qui à cette occasion s'acquiert, il faut y voir et y célébrer la fin des lectures hâtives ou annexionnistes, la constitution de ce que les humanistes nommaient *translatio studii* où toute culture découvre sa profondeur historique, démarche qui a inspiré les histoires littéraires naissantes, depuis les *Recherches de la France* de Pasquier jusqu'aux savants travaux latins des érudits allemands du XVIII^e siècle ou à l'œuvre monumentale des Bénédictins de Saint-Maur.